

Evidemment si vos conclusions pâtissent à l'origine d'une généralisation malvenue, vous risquez d'orienter votre pensée dans une direction tout autant improbable et de celle-ci si vous ne savez pas reconnaître vos torts en temps voulu, elle suscitera en vous de ces insistances stériles, de celles qui ne nous font pas en retour de bonne humeur.

Voilà entre autre pourquoi le titre de ce chapitre s'avère inverse à celui du dernier livre de Pascal Bruckner, tout simplement parce que celui-ci ne paraît distinguer qu'une particularité commune à toutes et tous, à l'image d'une base de fonctionnement, là où je ne remarque qu'un assortiment de différences, prêtes à se faire différences sans fin, si l'on se décide juste à nous appréhender à partir de ce que nous sommes.

La philosophie qu'on se le dise n'est pas à notre service, elle n'est pas prompte en usant d'elle à donner raison à ce qui nous plaît de considérer, la philosophie est avant tout au service de la réalité, alors que la vérité par définition au travers nos interprétations se montre plus au service de nos opinions que de ce qui est, on ne peut philosopher de façon sérieuse qu'en laissant pour se faire nos goûts de côté, la réalité ne se présente pas à nous pour nous satisfaire, pas plus que pour nous incommoder, c'est pour cela qu'en conséquence la vérité lui appartient, pour n'être qu'une lecture des circonstances qui la composent.

Si parmi nous ces souffreteux que Pascal Bruckner désigne existent, ils sont de ceux et de celles qui aiment se plaindre, privilégiant cette manière-là pour être appréhendés, en tenant compte pour se faire, en priorité de cette fragilité qu'ils se reconnaissent ; ces mêmes redoutent l'hiver parce qu'il les fait frileux, comme ils redoutent l'été pour ne pas supporter, avant même que ces températures s'élèvent, ces épisodes caniculaires qu'il provoque parfois.

Ceux-là sont de ceux qui courbent l'échine, parce qu'ils n'ont rien en eux qui inspire l'envie, se vouent-ils alors à faire pitié, misant sur le peu de gloire éventuelle récupérée, que cette misère-là paradoxalement parvient à susciter.

Là où Pascal Bruckner ne s'égaré pas, c'est lorsqu'il précise en guise de référence, ces manières chrétiennes consistant entre autre à tendre la joue gauche, lorsqu'on vous gifle la droite, parfois même avant qu'on vous la gifle ; malgré tout ce réflexe n'est pas l'apanage loin s'en faut, de ceux en capacité de rendre les coups, celui-ci correspond surtout à ces quelques-uns paniqués à la seule idée d'être bousculés, ce recours après avoir été une manœuvre pour survivre en devient un état d'esprit, pour obéir à un souci maladif d'anticipation, méthode toujours d'actualité de nos jours, que l'on soit croyant ou pas, même si cette méthode-là catholiquement parlant reste cette motivation de base qui vous vaut d'adhérer à cette religion.